

LA MAITRESSE

Lili avait choisi ce métier très jeune pour se protéger de la nature humaine. À son époque, on ne brûlait plus les sorcières depuis longtemps, mais on continuait à noyer les immigrants. Il est si dangereux d'être différent, surtout de façon inoffensive.

Lili était donc institutrice en petite section de maternelle. Les enfants de trois ou quatre ans ne se formalisent pas de voir les objets changer de forme et de couleur, et une souris qui se pare d'ailes colorées ne leur paraît pas plus miraculeuse qu'un téléphone.

Lili avait mis au point une méthode pédagogique unique au monde. Elle était la seule à pouvoir la pratiquer.

Les enfants qui passaient entre ses mains devenaient d'insatiables explorateurs.

Ils tournaient le dos au petit écran, par exemple, pour s'intéresser aux secrets de leurs parents. Gare s'il n'y avait pas !

Ils cherchaient des poux dans leurs têtes, et des idées dans celles des adultes.

Ils devenaient difficiles à convaincre sur le chapitre de l'hygiène. Qui a humé un pet de dragon se lasse des vapeurs de javel et de citron.

Enfin ils étaient tout à fait insupportables. Leurs talents de conteurs, de peintres, de sculpteurs arrachaient des cris d'admiration aux amis des parents, et les consolait un peu.

Lili passait pour une très bonne institutrice moralement douteuse.

Jusqu'à trente-cinq ans elle fit ce métier avec plaisir. Mais petit à petit, certaines mesures gouvernementales visant à transformer les parents en acteurs de l'école amenèrent une dégradation sensible dans ses conditions de travail.

Elle découvrit qu'une minorité de cette nouvelle catégorie

sociale, les parents, entendait non seulement jouer son rôle d'acteur, mais assurer la production, la mise en scène et la distribution.

On se mit à la harceler de questions accusatrices sur son projet, le déroulement de sa journée, les activités offertes aux mistons.

-Connaissait-elle tel ouvrage de pointe sur la question ?

Lili s'efforçait de rester calme et hermétique.

Elle découvrait dans la douleur une sous-espèce jusqu'alors ignorée : les mères.

À vrai dire, Lili n'avait rien contre les mères. Certaines de ses meilleures amies étaient des mères. L'accession à ce statut n'impliquait que de se prêter à un processus biologique bien rodé.

Il devenait autrement difficile, en ces temps, de devenir balayeur.

Une fois mères, la plupart des femmes cohabitaient avec leurs enfants. Le reste n'était que la routine de toute histoire humaine : selon le tempérament de chacun, tendresse ou antipathie refoulée, attachement parfois douloureux, intimité ou promiscuité.

L'amour, comme toujours, se développait dans la touffeur propice d'une jungle de malentendus.

Lili se prêta quelques temps aux joutes oratoires devenues une part essentielle de son métier. Lili se justifia, argumenta, expliqua, présenta, écouta beaucoup, obéit peu.

Elle commença à se sentir lasse.

Elle travaillait dans un petit village où se côtoyaient quelques paysans survivants, les employés chassés de la ville voisine par des loyers exorbitants, et les exilés de métropoles illustres.

Ces derniers surtout lui donnaient du fil à retordre.

Ils se sentaient investis du développement rural et désiraient avec ardeur "faire bouger les choses et les gens".

Les choses et les gens, en résistant végétalemement à leur enthousiasme, les menaient à l'apogée de la frustration.

Ils avaient tant à apprendre aux autres !

Ils arrivaient, naïfs et guerriers, baragouinant quelques mots anglais, un disque dur sous le bras.

Les femmes surtout étonnaient Lili. La révolution sexuelle et l'émancipation féminine les avaient laissées comme leurs aïeules sans emploi et bardées d'enfants.

Sorties tout droit du XIX^e siècle, elles n'avaient que le XXI^e à la bouche, tout en restant fidèles à Dieu, à leur époux, et soumises à leurs enfants.

Elles étaient pourtant subjuguées comme des pies par tous les gadgets qui leur donnaient l'illusion d'être des amazones futuristes.

Quant aux hommes, ils ne l'intéressaient pas. Des chapons prêts à tuer qui se rengorgeaient encore devant un parterre de novices.

Jusqu'à la quarantaine, Lili endura sans trop réagir le colonialisme grandissant de quelques couples.

Cette année-là arriva dans sa classe la dernière-née d'une infirmière psychiatrique reconvertie dans l'élevage et la promotion de ses propres œuvres vives -œuvres vives qu'elle maintenait en effet sous la surface de ses monomanies intimes avec un professionnalisme exemplaire.

Lili comprit très vite que la seule façon de complaire à la dame aurait été un favoritisme sans faille à l'égard de sa progéniture, et une docilité convaincue à chaque caprice maternel.

Elle était tombée sur une de ces emmerdeuses qui peuvent briser les vocations les plus solides.

Grande, bâtie comme une méduse, dotée d'un joli visage noyé dans la graisse d'où filtrait une voix basse et convaincante, elle éprouva immédiatement pour Lili, qui était maigre et secrète, une haine d'obèse extraverti.

Après avoir essayé sans succès de l'agréger à sa cour, après avoir échoué dans ses tentatives de prise de pouvoir, elle laissa libre cours à son animosité.

L'ambiance se dégradait dans le village.

Il y eut quelques éclats, quelques menus scandales.

Le plus gros de la population restait dans une prudente expectative, envoyant aux institutrices blotties dans leur tranchée de discrètes manifestations de sympathie.

Des corbeaux se nichèrent dans les sacoches des facteurs.

D'abord incrédules, ensuite révoltées, les maîtresses sombrèrent dans le fatalisme de l'impuissance, attendant leur promotion prochaine dans des lieux habitables.

Mais la méduse ne désarmait pas. On aurait dit que son hostilité, devenue une entité indépendante, avait pris possession d'elle jusqu'à anihiler ses autres particularités.

Elle commença à avoir un comportement gênant.

Elle stationnait devant l'école des heures durant pour vérifier les horaires d'entrée et de sortie des enfants.

Elle initia sa plus jeunes fillettes aux joies de la délation, si bien que l'enfant passait le plus clair de son temps à trier les évènements susceptibles d'intéresser sa mère, et ne comprenait plus rien en classe.

Elle en fit trop.

Lili n'osait même plus transformer une araignée en mouche.

Le bonheur qu'elle éprouvait à faire son métier s'en ressentit. Les regards qu'elle échangeait avec les petits enfants ne scintillaient plus d'un émerveillement partagé, mais de la complicité mélancolique des taulards.

Un jour où ce spécimen terrifiant d'épouzédemère avait encore déclenché un scandale -il s'agissait de poux, ou d'une moufle égarée, ou d'une réflexion mal interprétée- Lili ne put retenir un petit geste nerveux, un geste de chat, joyeux et féroce.

La Méduse le remarqua, et en déduisit que la maîtresse de sa plus jeune souffrait d'une maladie nerveuse.

Quant aux conséquences de ce petit mouvement, Lili était

la seule à les connaître, pour le moment.

La toison pubienne de la Méduse avait été avantageusement remplacée par un vrai gazon de golf, dru, résistant au piétinement, d'un vert à la fois tendre et brillant.

Peut-être cet évènement détournerait-il enfin l'attention de la dame sur sa propre personne, qui réclamait au moins autant de réformes que l'institution scolaire.

Après l'altercation, Lili attendit.

La jubilation revenait lui chatouiller l'épiderme.

Elle se sentit désappointée le lendemain en voyant la Méduse stationner devant l'école avec son expression habituelle.

Le soir venu, elle transforma sa propre touffe en gazon d'Olympe, puis en carex, puis en lichen d'Islande, et se rassura sur ses capacités.

Elle poussa quand même la patience de son amant à bout en lui tapissant le jonc et les bourses de trèfle blanc, de cerfeuil sauvage, puis de marjolaine, et s'endormit enfin rassérénée.

Le lendemain, toujours aucune réaction.

Lili se pinça l'oreille gauche à trois reprises.

Avec une anémone de mer au bout de chaque sein, peut-être la dame allait-elle se rendre compte de quelque chose.

La fin de la semaine s'enfuit, le lundi arriva, et Lili se présenta à l'école décidée à nicher les parties molles d'un bel escargot dans la cavité ombilicale de la Méduse si celle-ci persistait à se désintéresser aussi vertueusement de son propre corps.

Mais la Méduse n'était pas devant le portail comme à son habitude.

Il y avait même, dans le groupe de ses courtisans, un

flottement inquiet.

On parlait d'elle à mi-voix et à mots couverts.

Lili comprit qu'elle était restée plus de douze heures sans appeler personne, sans débouler dans aucun foyer, sans inviter quiconque à boire une verveine.

On n'avait aucune nouvelle depuis la veille, quatorze heures trente. Il était presque neuf heures du matin.

Certains parlaient d'aller faire un tour chez elle.

Il était question d'avertir la police.

La Méduse mit fin à cette pénible incertitude en venant garer son petit bus devant l'école à neuf heures dix.

Elle en descendit, ou plutôt elle s'en affala.

Devant une foule corrodée par la curiosité et béante d'attention, elle propulsa ses enfants dans la cour sans leur donner aucune recommandation.

Elle semblait avoir macéré toute la nuit dans le formol.

Ses yeux bleus, très beaux, très vides, glissèrent sur Lili comme sur une peau de banane.

Elle marmonna une vague histoire de grand-mère qui viendrait les chercher et de rendez-vous chez le docteur.

Même les petits oiseaux dans le tilleul de la cour n'osaient plus chanter.

Lili prit l'air de circonstance et emballa sa petite cliente d'un air réservé mais compréhensif.

Elle rejoignit les autres en se retenant de danser, mais aussitôt dans la classe fit les gestes appropriés pour briser l'enchantement avant que le corps médical ne s'en empare.

Quelques enfants l'imitèrent, heureux de lui retrouver ses mouvements déliés de magicienne.

La classe, pour quelques heures, s'orna d'une végétation équatoriale, et la leçon du jour porta sur la faune multicolore et braillarde de la canopée.

Même le petit Lucien, qui avait par mégarde touché une dendrobate, partit pour l'hôpital et se laissa bourrer de

cortisone avec un sourire épanoui entre deux râles.

La Méduse refit surface au bout de deux mois.

Fidèle à sa vocation, elle n'avait toujours rien compris à rien, mais commençait à s'en rendre compte.

Sa bonne volonté y gagna en superficialité et en agressivité.

Devant le petit portail de l'école, Lili flaira un jour une odeur de pogrome, et ses yeux jaunes se voilèrent.

Sa mémoire millénaire lui renvoya des images de bûcher.

Elle n'y attachait pas trop d'importance, mais devint plus câline avec son amant, lui ronronna dans l'oreille des paroles rassurantes à propos d'inévitables changements, de séparation provisoire suivie d'une vie meilleure.

Il pleura un peu, elle le consola tendrement.

À quelques temps de là, Lili, en descendant dans la vallée, croisa sur la petite route sinueuse une voiture qui roulait presque au milieu de la chaussée.

Pour l'éviter, elle donna un coup de volant.

Sa vieille guimbarde heurta l'aile gauche de l'autre qui ne s'était pas rangée et bascula dans le ravin.

Le tacot de Lili rebondit sur les rochers deux ou trois fois et s'immobilisa enfin près du torrent, où il prit feu tout de suite.

Les flammes dévorèrent la capote, les parties en bois, le crin des sièges, puis tout le reste, avec un féroce appétit.

On ne retrouva rien de Lili, on ne sut jamais qui l'avait croisée.

Pure coïncidence, un bon quart des conducteurs du village trouva le moyen de s'abîmer l'aile gauche, qui en heurtant un arbre, qui en loupant un créneau, qui en visant mal son garage.

L'amant de Lili s'enferma dans la solitude.

On ne lui connut plus de compagne.

Quelques mois plus tard, il acheta une ruine dans la montagne.

Il y vivait seul avec une jolie chatte noire aux yeux jaunes.

Il devint aussi sauvage que l'animal, mais ne paraissait pas malheureux, au contraire.

On lui découvrit des talents de guérisseur. Il acquit même une certaine notoriété.

Des bruits coururent sur lui, on le soupçonna de diverses choses, mais comme il n'intervenait pas dans la vie du village, comme il ne s'intéressait à personne et n'intéressait personne, on finit par le laisser tranquille.

Les enfants changèrent de maîtresse. Ils oublièrent vite Lili. Les enfants ne sont pas faits pour le chagrin.

La Méduse eut un sixième enfant et déserta encore plus assidûment son foyer. Elle créa même un parti des parents pour les élections cantonales, et son score ne fut pas ridicule.

Et tout rentra dans l'ordre.